**Zeitschrift:** Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger
**Herausgeber:** Organisation des Suisses de l'étranger
**Band:** 17 (1990)
**Heft:** 4

**Artikel:** Suisse alémanique: quand le dialecte et l'allemand se concurrencent : la décadence de l'allemand

**Autor:** Ris, Roland

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-912321

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 04.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

leurs cellules culturelles, économiques et politiques différentes, cohabitent, se côtoient et parfois se confrontent – et des liens s'établissent avec le monde entier par delà les étroites frontières.
La Suisse forme un tout depuis des siècles – malgré ses frontières linguistiques et précisément en raison de sa diversité. Car les frontières linguistiques sont traversées en tous sens par de nombreuses autres lignes de séparation – politiques, confessionnelles, économiques –; ce réseau multiple de lignes et de champs de forces constitue une armature qui assure l'unité. Si toute la Suisse alémanique était protestante et toute la Suisse romande catholique, si l'une était riche et l'autre pauvre, il faudrait vraiment se demander si les Suisses pouvaient cohabiter aussi paisiblement qu'aujourd'hui. Gottfried Keller avait déjà célébré la diversité dans l'unité: «Combien il est intéressant, disait-il, qu'il n'y ait pas une seule sorte de Suisses, mais qu'il y ait des Zurichois et des Bernois, des Neuchâtelois, des Grisons et des Bâlois, et même deux sortes de Bâlois! Qu'il y ait une histoire appenzelloise et une histoire genevoise». Les frontières – même linguistiques – sont aussi nécessaires que les sommets et les vallées de notre pays; mais les frontières sont faites pour être passées, les vallées traversées et les montagnes franchies: c'est là l'objet même de l'échange culturel qui n'implique nullement un nivellement ou une uniformisation. Chacun doit pouvoir être suisse à sa façon. Citons encore Gottfried Keller: «Dieu! quelle population si diverse fourmille dans un territoire si exigu; elle est si variée dans sa façon d'être, dans ses coutumes et ses mœurs, dans ses costumes et sa langue! Quel mélange de génies et d'imbéciles, de grandes personnalités et de pantins; et tout est bien et magnifique et j'y tiens de tout mon cœur, car cela fait partie de ma patrie!»

*Marcel Schwander, correspondant pour la Suisse romande du «Tages-Anzeiger», Lausanne.*

---

Suisse alémanique: quand le dialecte et l'allemand se concurrencent

# La décadence de l'allemand

*Les Suissesses ou Suisses de l'étranger auxquels on demande ce qu'il en est de la situation linguistique dans leur patrie, font en général deux sortes d'expérience: ils remarquent d'abord que leurs interlocuteurs étrangers croient souvent que tous les Suisses parlent deux ou même plusieurs langues depuis leur tendre enfance et qu'il règne en Suisse une parfaite harmonie entre les groupes linguistiques; ils se rendent compte, en second lieu, qu'il est pratiquement impossible de décrire le côtoiement des dialectes et de l'allemand en Suisse alémanique de façon que l'interlocuteur ne croie pas que la situation est chez nous à peu près la même que dans d'autres pays où il existe, à côté de la langue classique, des dialectes ou des patois.*

Dans un tel dialogue avec des étrangers, les Suisses, et en particulier les Suisses allemands, comprennent à l'évidence qu'il règne dans leur pays une situation bien particulière, qui est soit idéalisée à l'étranger («Tous les Suisses parlent plusieurs langues»), soit mal comprise dans tous ses aspects spécifiques («Des dialectes, il y en a bien sûr chez nous aussi»). Les Suisses de l'étranger, sincèrement attachés à leur patrie, sont rarement disposés à laisser porter atteinte à l'image d'harmonie de leur pays. Souvent aussi, ils ne sont pas au courant des modifications profondes intervenues au cours des deux dernières décennies dans la situation linguistique de la Suisse, ni du fait que, dans la discussion scientifique ou politique, et surtout dans les reflets que donne la presse, on évoque à tout moment les problèmes linguistiques de la Suisse, qu'il s'agit de résoudre afin de sauvegarder la paix linguistique.

**Bref rappel historique**

La situation linguistique actuelle en Suisse alémanique est le résultat d'une longue évolution vers l'indépendance politique tout d'abord, puis culturelle également, par rapport à la nation allemande voisine: la Suisse alémanique ne devint en effet officiellement indépendante de l'Empire germanique qu'en 1648. L'importance attachée à l'indépendance culturelle transparaît déjà au 18e siècle dans l'intense activité littéraire zurichoise; et dans le courant romantique, le suisse allemand est considéré comme un descendant direct de la langue des Nibelungen. Au 19e siècle, la littérature dialectale connaît une époque des plus florissantes qui voit naître aussi la recherche scientifique sur les dialectes: on publie le «Schweizerdeutsche Idiotikon», dictionnaire des idiotismes parmi les plus importants du monde. Mais en même temps, une menace commence à planer sur le dialecte: la «Gründerzeit» voit de nombreux Allemands s'installer dans les villes industrielles, ce qui se traduit par une orientation culturelle, et donc aussi linguistique, unilatérale vers le nouvel empire allemand, de sorte que, vers 1900, on put croire que l'allemand (hochdeutsch) allait devenir la langue de communication culturelle et économique dans les hautes couches de la société suisse, en particulier à Zurich et dans le nord-est du pays et que les dialectes étaient appelés à disparaître.
Un premier mouvement sérieux de réaction contre cette «colonisation» culturelle prit naissance à Berne avant la Première Guerre mondiale déjà, mouvement qui s'étendit bientôt à toute la Suisse alémanique après la défaite de l'empire. Les grands principes de

*Lors de certaines leçons, les professeurs préfèrent le dialecte au bon allemand, langue scolaire et «colonisatrice».*

démocratie et de fédéralisme – que les dialectes cantonaux pouvaient symboliser – vinrent renforcer cette réaction dans l'après-guerre, réaction qui fut officiellement consacrée à l'époque de la défense spirituelle de la patrie, durant laquelle l'usage du suisse allemand, considéré comme bastion contre le national-socialisme, fut officiellement encouragé. Après ce deuxième mouvement en faveur des dialectes, on constate, dans l'après-guerre, une sorte d'armistice jusqu'au début des années soixante, époque à laquelle la Suisse allemande sort de sa léthargie et fournit de nouveau, grâce à Frisch et Dürrenmatt, sa contribution à la culture internationale de langue allemande, mais en même temps réaffirme son autonomie culturelle, se souvient de son propre héritage et éveille l'intérêt pour les régions en tant que cellules de la patrie. Tous ces facteurs – mais aussi sans doute l'attitude défensive à l'égard de l'afflux important des étrangers – favorisent l'usage des dialectes. A la faveur du mouvement de 1968, ceux-ci deviennent aussi un moyen de protestation de la «base» contre l'«establishment» qui cultive le «bon» allemand; par la suite, ce sera la langue des contacts spontanés dans les nouvelles formes de la vie sociale, s'étendant des groupements politiques de la base jusqu'aux groupes de travail dans les universités.

Dans le cadre de cette évolution, l'usage de l'allemand comme langue orale s'est de plus en plus réduit: les maîtres s'efforçaient d'établir des contacts plus directs avec leurs élèves et de ne pas donner l'impression de vouloir dominer dans leur enseignement; les gens de radio et de télévision voulaient supprimer la barrière de la langue scolaire et «colonisatrice»; il en allait de même des pasteurs, hommes politiques et jusqu'aux militaires qui auparavant aimaient à se servir de la langue «de commandement» même dans les relations sociales. Tout naturellement, l'exemple des milieux des médias et de la culture a été suivi dans d'autres domaines: lorsqu'un conseiller fédéral s'exprime en dialecte à la télévision, une personnalité politique locale ne peut plus s'adresser en allemand à ses électeurs et lorsque des professeurs dirigent un séminaire en dialecte, on ne peut plus reprocher aux étudiants de répondre spontanément dans la même langue aux examens.

A la fin (provisoire) de ce processus, nous pouvons constater que, dans l'usage d'aujourd'hui, on ne doit plus utiliser l'allemand que dans quelques rares situations, soit lorsque des règles spécifiques y contraignent (par exemple au Conseil national, dans l'enseignement supérieur) ou lorsqu'il convient de faire preuve d'égard envers des interlocuteurs qui ne comprennent pas le dialecte. On ne parle donc allemand que dans les situations où l'on se trouve dans un cadre formel ou institutionnel rigide. Des conférences tenues devant des sociétés seront le plus souvent présentées en allemand alors que de simples rapports de travail au sein d'un groupe de chercheurs se feront en dialecte; un service funèbre sera le plus souvent en allemand, langue de solennité, alors que l'on emploie de plus en plus souvent le dialecte lors d'un mariage, fête familiale par excellence. Dans les séances de commissions, les Suisses allemands parlaient autrefois allemand entre eux dès que le nombre des participants était au moins de 7 à 10; aujourd'hui, même dans des organes scientifiques du plus haut niveau, on parle presque toujours dialecte, sauf lorsqu'il y a des participants qui ne sont pas de langue allemande; mais en général, on ne prête plus guère égard aux Allemands vivant depuis longtemps en Suisse allemande.

*Les services funèbres continuent à se passer en bon allemand. (Photos: Keystone)*

**L'allemand en veilleuse**

Après avoir ainsi fait le point de la situation, on ne peut guère éviter de parler de décadence dans l'usage de l'allemand parlé en Suisse allemande. Mais, comme on l'a vu, ce sont essentiellement des facteurs socio-psychologiques, tels que la qualité des relations humaines ou la solidarité de groupe, qui font pencher la balance en faveur de la langue dialectale. Il faut dès lors se demander si, du fait que l'on ne parle plus beaucoup l'allemand, il faut conclure que la maîtrise orale de cette langue a diminué et si l'éventuelle détérioration de l'expression orale a des répercussions sur la capacité de maîtriser la langue écrite. Il est évident que le proverbe «C'est en forgeant que l'on devient forgeron» s'applique également à l'apprentissage des langues; mais il est tout aussi vrai que ce n'est pas parce que l'on maîtrise bien une langue que l'on aime la parler: les Européens des pays de l'Est préfèrent baragouiner l'anglais ou l'allemand plutôt que de parler le russe, qu'ils ont pourtant appris comme première langue étrangère; et en Suisse également, il y a bien des Romands qui parlent plus facilement et spontanément anglais plutôt qu'allemand, bien qu'ils aient appris nettement plus longtemps cette dernière langue à l'école et devraient la posséder beaucoup mieux. De nombreuses observations faites au cours des dernières années ont montré que la capacité active de parler l'allemand n'est pas tout simplement détruite, mais qu'elle est en

**Succession**
en Suisse:
Testament
Inventaire
Liquidation du régime matrimonial
et partage de la succession
Contrat de partage d'héritage

**Treuhand Sven Müller**
Birkenrain 4
CH-8634 Hombrechtikon ZH
Tél. 055/42 21 21

**Lang Yves Service**
**Wynenfeldweg 22**
**CH-5033 Buchs AG**

recherche
**Electriciens qualifiés**

pour missions de plusieurs mois.
Possibilité d'engagement fixe en cas d'accord mutuel.
Si t'es interessé tu m'envoies curriculum vitae,
Photo copie passeport Suisse

sommeil: les petits enfants parlent encore spontanément allemand et un Suisse allemand qui réside quelque temps en Allemagne se remet très rapidement à l'usage de l'allemand oral et n'a pas le sentiment de parler une langue «étrangère». Aujourd'hui, par la télévision et les relations avec des étrangers de langue allemande, la langue reste, même passivement, tout à fait familière, ce qui n'aurait pas été le cas il y a quelques décennies encore: l'homme du peuple avait beaucoup de peine à comprendre l'allemand parlé et seul l'allemand dans sa forme écrite ou parlée sur la base d'un texte écrit (à l'école ou à l'église) lui était familier.

**Le dialecte, bouc émissaire**

Bien des gens craignent donc que les Suisses allemands ne soient en train de perdre la maîtrise de l'allemand et que le seul moyen de sauver la situation est de discréditer le plus possible les dialectes ou du moins d'en limiter immédiatement l'usage. Mais si l'on cherche vraiment les raisons profondes de telles exigences, on s'aperçoit vite que le dialecte est pris comme bouc émissaire du déclin de la culture et des grands principes. L'ancienne élite d'universitaires et d'industriels pour qui la maîtrise de la rhétorique allemande – si possible de la langue employée dans le nord de l'Allemagne – était un moyen obligé pour faire une carrière professionnelle et sociale a cédé la place à une génération pour laquelle seules les normes qu'elle a acquises elle-même sont valables, qui veut donc aussi s'exprimer dans sa «langue maternelle» et ne peut pas comprendre que, pour l'ancienne bourgeoisie cultivée de Suisse, l'allemand était aussi une forme de la langue maternelle, que l'on cultivait avec au moins autant d'amour que le dialecte. Mais le manque de respect de la langue est un phénomène international: en France, on s'en prend surtout à l'orthographe; dans les pays germanophones, c'est la frontière entre le parler courant et le style littéraire qui devient flottante.

L'usage du dialecte comme langue orale courante n'exclut pas la capacité de s'intégrer à l'Europe, pas plus qu'elle n'empêche une participation active à une culture universelle. Mais il faut que les Suisses alémaniques veillent à ne pas s'enfermer dans leurs dialectes et restent ouverts aux autres langues et aux autres cultures. Si des enquêtes toutes récentes montrent que les Suisses romands sont plus favorables à l'Europe que les Suisses alémaniques, elles montrent par ailleurs aussi que ces derniers connaissent mieux les langues étrangères que les Romands et que l'identité alémanique ancrée dans le dialecte régional exige précisément, en complément, une ouverture sur le monde. De grands Suisses de renommée mondiale, comme Jacob Burckhardt, ont pu considérer qu'ils appartenaient à une communauté linguistique supranationale aussi bien qu'à une culture européenne, sans devoir renier leurs racines ni leur dialecte. Ce qui est décisif en l'occurrence, c'est que les Suisses alémaniques soient ouverts à cette coopération; et peu importe alors que certains voient dans la Suisse allemande une simple province culturelle d'une nouvelle Allemagne, ou que d'autres – à l'opposé – se distancent politiquement de l'Allemagne.

**L'Europe nouvelle, une chance**

Les problèmes linguistiques de la Suisse, que nous venons d'évoquer, n'ont pas tant leur origine dans le manque de connaissances linguistiques (qui résulterait d'un enseignement insuffisant), mais bien plutôt dans les relations entre les différents groupes linguistiques suisses entre eux et avec leurs voisins de même langue. Les raisons profondes de ces tensions latentes, qu'elles soient d'ordre politique, économique ou encore culturel, doivent d'abord faire l'objet d'une analyse objective et non pas être balayées à grands coups de poncifs, ce qui serait une solution de facilité. Ensuite il faut se demander où les problèmes linguistiques se manifestent-ils concrètement, où la réalité linguistique s'écarte-t-elle de l'image idéalisée de la cohabitation pacifique. Un très petit pourcentage de Suisses seulement a des contacts réguliers avec ses compatriotes d'une autre langue. Même parmi les universitaires, une minorité de Suisses alémaniques seulement doit parler français dans ses relations professionnelles et chez les Romands, le nombre de ceux qui utilisent activement l'allemand est encore plus faible. En général donc, on se côtoie (presque toujours pacifiquement) et la coutume veut que les Suisses alémaniques parlent français en Romandie mais que les Romands parlent autant que possible leur langue en Suisse allemande. Cet équilibre, toujours rétabli grâce aux volontés différentes d'adaptation, entre des partenaires de forces inégales est perturbé lorsque les mêmes droits s'appliquent à toutes les langues pour l'ensemble de la Suisse, la supériorité numérique des Suisses alémaniques se faisant alors sentir. C'est là, à mon avis, l'aspect décisif: la volonté de se montrer obligeant et de s'adapter n'améliore pas la situation minoritaire de l'autre; par ailleurs une régionalisation intégrale selon le modèle belge, qui a la sympathie d'un assez bon nombre de Romands, provoquerait la fin de la tradition fédéraliste. Une seule voie me semble valable à l'heure actuelle: par-delà les frontières linguistiques, prendre mieux conscience des points communs; l'image de la Suisse romande «minorisée» par la Suisse allemande est un peu trop simpliste; à l'intérieur même de la Suisse allemande, on trouve une disparité semblable entre les centres économiques du Nord et les régions plutôt rurale du Sud; dans presque tous les domaines de la politique et de l'économie, les cantons suisses allemands occidentaux pourraient très bien s'allier avec la Romandie si la seule barrière des langues ne s'y opposait pas. L'Europe nouvelle nivellera dans une large mesure les frontières économiques à l'intérieur du pays. Ce sera l'occasion ou jamais de réveiller l'esprit de solidarité qui repose sur les points communs de la culture et de la mentalité et ne connaît aucune frontière, ni cantonale, ni nationale. Tout comme les Français, les Romands apprendront volontiers l'allemand pour pouvoir communiquer avec leur grand voisin européen et les Suisses alémaniques pourront se souvenir des liens anciens qu'ils ont avec la culture francophone, sans éprouver de complexes d'infériorité à l'égard des Romands et sans devoir imposer à ces derniers des décisions qui ne sont pas les leurs.

*Roland Ris, professeur de langue et de littérature allemandes à l'EPF de Zurich*